

ILSE ou la mélancolie

Un souffle d'intemporalité traverse l'œuvre d'Ilse D'Hollander, parcours artistique interrompu trop tôt et trop brutalement, tel un langage inventé pour être compris à l'instinct par tous mais parlé par nul peintre après elle...

Il serait tentant de commencer par la fin, par la salle du fond, celle où, "d'instinct", justement, l'on ne s'arrête qu'en dernier lorsque, parvenu en haut de l'escalier qui conduit à l'étage du FRAC Auvergne, on a plutôt pris en face, puis tourné à droite, à droite encore, etc. Là, elle semble attendre comme pour apporter une réponse qu'on s'est posée de pièce en pièce avec une acuité et une inquiétude montantes. Qui est cette peintre au prénom qui dit déjà sa solitude, une Ilse qui serait une île désolée et battue par les vents, loin de tout et surtout du regard des hommes, île de sable rose et de paysages flous, doux, effacés, presque éteints, déjà ? Elle est là, plus que figurative au milieu de toiles petites qui ouvrent avec peu de mots mais une véritable langue tout un questionnement qu'elle nous laisse en héritage. Ses traits sont forcés, on imagine qu'elle a appuyé, affirmé sa présence. Elle qui se voulait si discrète, désireuse d'arrimer la solitude au travail pour répondre aux exigences d'un parcours qu'elle s'était donné. Mais comme souvent, la réponse est dans la question... Ses yeux. Au milieu de ce visage latin, marqué, presque caricatural, des yeux qui ne regardent pas devant, mais derrière. Des yeux comme des vitres opaques, qui ne donnent pas à voir l'âme au travers.

Ilse D'Hollander, peintre belge, est morte très jeune, en 1997 et par son propre choix. À vingt-neuf ans et une poignée d'années après avoir engagé une démarche de peinture prolifique et frénétique. Une urgence que traduit bien Ric Urmel qui, galeriste et responsable d'un label de musique, a découvert par hasard le travail de cet artiste et continue aujourd'hui avec ardeur et fidélité à le défendre.

Seulement trois

Il travaillait alors avec le compositeur Patrick De Clerck, qui partageait la vie d'Ilse. Se rendant chez eux, il découvre le travail de la jeune peintre. Malgré sa tentative, vaine, d'acquiescer une de ses toiles, il la persuade d'accepter d'illustrer des pochettes de disques de son label. Elle réalise ainsi des peintures qui illustrent des pochettes de Gyorgy Ligeti, John Cage ou Alexandre Rabinovitch. En 1994, elle accepte enfin de participer à une exposition collective à la galerie Urmel à Gand, à laquelle participent également Berlinde De Bruyckere, Leo Copers, Peter Bonde et Pedro Cabrita Reis. Ric a attribué rien moins que six murs à l'artiste, mais elle n'arrive qu'avec cinq petites peintures. Elle n'en exposera finalement que trois, jugeant les autres pas assez abouties. « Je me rappelle d'un jour, évoque l'ami de l'artiste et premier amateur de son travail, où elle avait mis d'un côté de sa table une grosse pile de feuilles de papier. Et bien elle a arrêté quand elle s'est écroulée d'épuise-

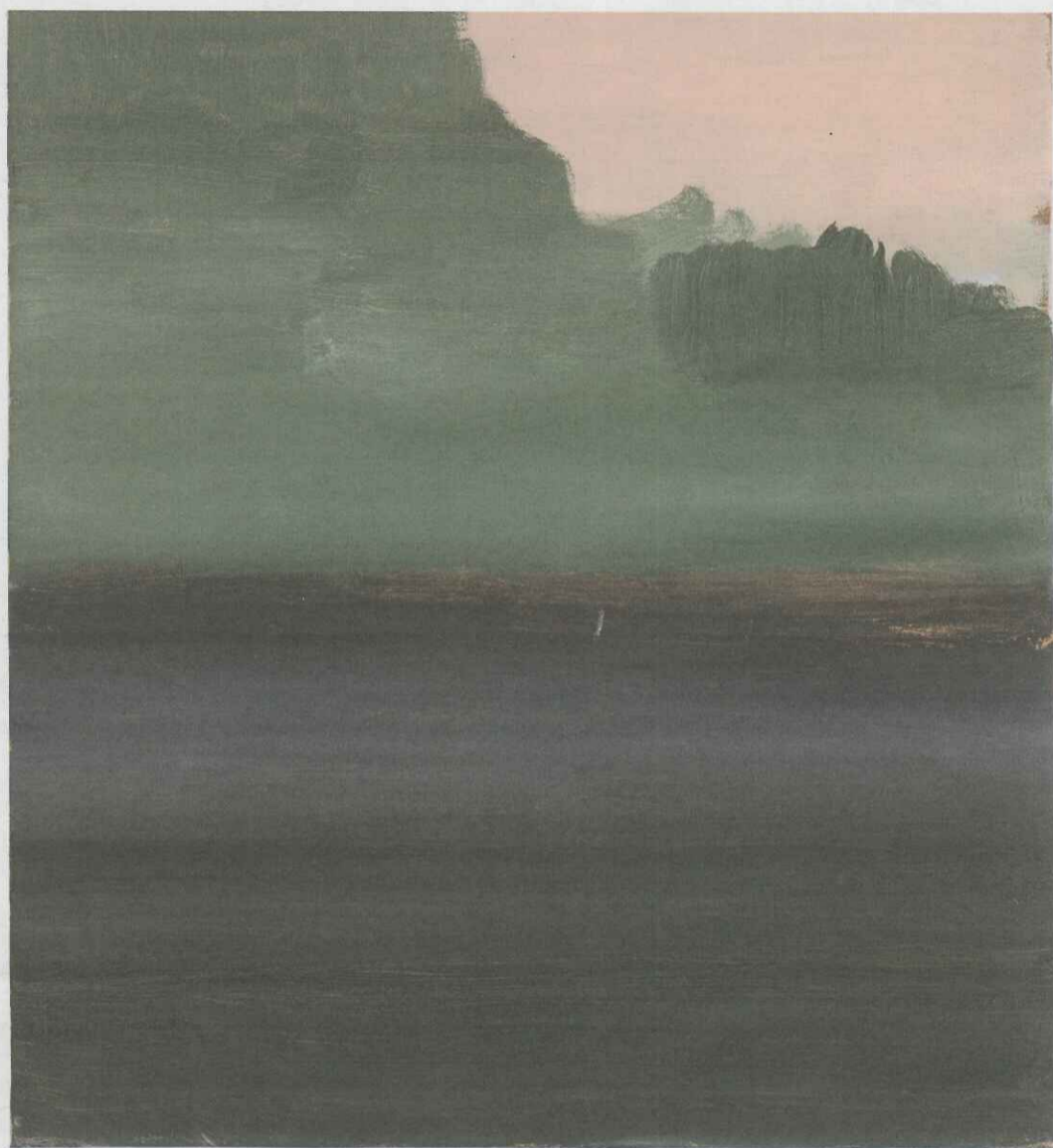
ment après avoir terminé la dernière. » Il se rappelle encore avec une émotion intacte leurs promenades où elle parlait sans cesse ou bien encore cette fois où elle était allée jusqu'à Paris pour poser sa main sur la porte d'un écrivain et réalisateur dont elle admirait le travail, puis s'en était retournée sans attendre vers sa Belgique.

Peindre du souvenir

Aujourd'hui, Ric Urmel se place devant une toile exposée dans l'une des salles du FRAC Auvergne. Une toile retrouvée sur son chevalet après le suicide d'Ilse, le 30 janvier 1997. Une huile, des aplats de couleur, comme souvent. Une clarté qui semble tomber d'en haut, comme une échappée possible quelque part, au-dessus, passé le mur. À gauche, un rectangle vert, comme un socle solide et joyeux sur lequel s'appuyer pour démarrer, auquel adosser un parcours. Et voilà deux lignes qui partent bien fermement vers la droite, comme deux flèches qu'on aurait lancées vers une cible. Mais une flèche semble avoir été lancée trop faiblement, sa trajectoire bifurque vers le bas, comme un espoir déçu... Comme si la vie avait été détournée de son axe. Pris par l'émotion, Ric Urmel indique que quand il a vu cette toile, il a compris.

Que nous a laissé Ilse D'Hollander ? « Une maturité précocée et une fulgurance qui laissent songeur », affirme Jean-Charles Vergne, directeur du FRAC Auvergne et auteur du texte qui accompagne les œuvres dans un livre dédié à l'artiste édité par le FRAC. Selon lui, « la peinture d'Ilse D'Hollander a logiquement emprunté les voies de peintres parmi lesquels Nicolas de Staël, René Daniëls et, surtout, Raoul de Keyser seront pour la jeune artiste des repères essentiels. » Le critique s'étonne du caractère anachronique de sa pratique qui « dès le commencement, a cherché à se familiariser avec les œuvres d'artistes du passé sans véritablement se soucier de son inscription dans une contemporanéité. Le choix d'Ilse D'Hollander de se tourner vers ces peintres est l'indice d'une personnalité décidée à mener à bien son projet pictural en frayant avec les artistes les plus inclassables de la peinture contemporaine ou moderne. »

Il prend une toile pour exemple : « Regarder la gouache sur papier représentant une branche d'arbre permet de prendre la mesure symbolique de ce qui vient d'être exprimé : placée contre un mur dans l'atelier, elle projette une ombre double, donnant ainsi à voir l'objet comme tenu en équilibre dans une temporalité duale, entre passé et projection vers l'avenir. C'est ce qu'est la peinture d'Ilse D'Hollander : une peinture attachée corps et âme à ses sources historiques et vibrant ostensiblement vers un devenir dynamisé par une pensée du geste, de la couleur et de la surface d'une grande précision. » Et

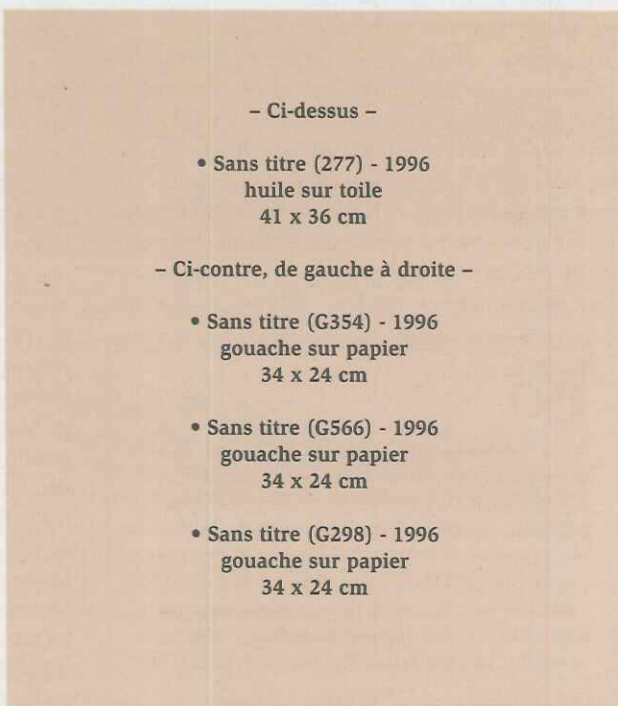
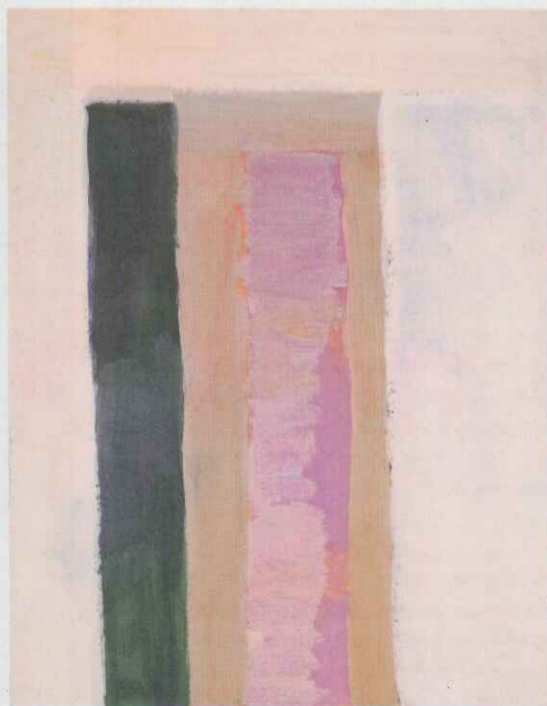


de s'empresser de nous prier de ne surtout pas nous poser la question d'une pratique duale chez cette artiste, entre abstraction et figuration. « Chez elle, il n'est question que de peinture, de problèmes de peinture et de solution à trouver en expérimentant des voies diverses qui rendent totalement poreuse et finalement inexistante la frontière séparant supposément la figuration de l'abstraction. »

Car Ilse D'Hollander peint ce qu'elle a vu, après coup, pendant ses marches. Elle peint du souvenir. « Elle a voulu comprendre ce qu'était la peinture, poursuit Jean-Charles Vergne, ce qu'étaient le geste, la touche, la couleur, et comment le souvenir des étendues traversées

lors de promenades pouvait constituer l'amorce d'un langage élaboré entre les polarités du souvenir et de la sensation, d'une part, et l'éclosion par le geste de motifs autonomes et abstraits, d'autre part. » Selon lui, qu'il s'agisse des toiles ou des gouaches sur papier, tous résultent non pas d'une préméditation, mais d'« une pensée matérialisée au moment où la surface se compose. »

• **“En mon cœur, l'histoire devient mélancolie”, exposition d'Ilse D'Hollander au FRAC Auvergne à Clermont-Ferrand, du 8 octobre au 30 décembre.**
• **À lire : « Ilse D'Hollander », livre édité par le FRAC Auvergne.**



– Ci-dessus –

• Sans titre (277) - 1996
huile sur toile
41 x 36 cm

– Ci-contre, de gauche à droite –

• Sans titre (G354) - 1996
gouache sur papier
34 x 24 cm

• Sans titre (G566) - 1996
gouache sur papier
34 x 24 cm

• Sans titre (G298) - 1996
gouache sur papier
34 x 24 cm